

PHILIPPE DJIAN

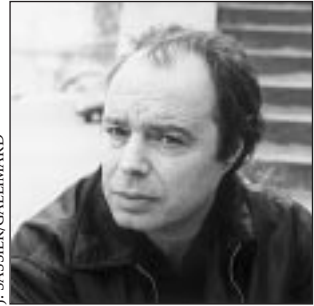
# FRICTIONS

GALLIMARD - *Le Monde*

## PHILIPPE DJIAN

Né le 3 juin 1949 à Paris, Philippe Djian passe l'été de ses seize ans comme magasinier chez Gallimard sans avoir vraiment envie de ressembler aux écrivains qu'il a l'occasion de croiser. A 18 ans, il lit *L'Attrape-cœur* de Salinger, dévore la littérature américaine, avant d'entreprendre un séjour de quatre mois aux Etats-Unis et en Colombie. C'est en 1981, alors qu'il est employé dans une cabine de péage d'autoroute à La Ferté-Bernard, qu'il commence à écrire les nouvelles qui formeront son premier livre, *Cinquante contre un*. Le recueil est refusé par Gallimard malgré l'enthousiasme de Christiane Baroche, qui parvient à le faire publier dans la toute jeune maison d'édition Bernard Barrault.

*Bleu comme l'enfer* et *Zone érogène* touchent un public relativement confidentiel. En 1985, *37°2 le matin*, porté à l'écran par Jean-Jacques Beineix, est un succès retentissant. Depuis, Philippe Djian suit sa voie singulière, loin des milieux littéraires, au gré de ses déplacements (Biarritz, les Etats-Unis, Bordeaux, la Suisse, Paris). Il vient de publier un roman, *Ça c'est un baiser*, chez Gallimard, et chez Julliard, *Ardoise*, un exercice d'admiration pour les écrivains – la plupart américains – qui l'ont le plus marqué.



J. SASSIER/GALLIMARD

## *Frictions*

Je dois dire que s'il y en avait un qu'on ne s'attendait pas à voir, c'était bien lui.

Ma mère s'est retournée, et elle a blêmi. J'ai senti que ma mâchoire tombait. La dernière fois que j'avais vu mon père, c'était à Noël.

Durant un instant, nous sommes restés pétrifiés, tous les trois. Puis ma mère m'a lancé un regard, m'interdisant de bouger.

Mon père se tenait dans l'encadrement de la porte. Le vent soufflait et une fenêtre a claqué dans mon dos. Dans celui de mon père, les fleurs de l'acacia étaient secouées comme des cloches. Le chien de la voisine aboyait.

Puis ma mère lui a tourné le dos. Elle s'est penchée au-dessus de l'évier et a repris ses occupations sans prononcer un mot.

Alors mon père est entré.

En boitant.

Avec un sourire, il s'est assis en face de moi. Il m'a demandé si j'étais content de le voir et, en même temps, il jetait des coups d'œil vers elle. Et moi, je ne savais pas trop quoi lui répondre, vis-à-vis d'elle. On aurait dit qu'elle était en flammes, car le soleil couchant éclairait le coin cuisine, mais ce n'était pas seulement ça. Si bien que je me suis contenté de hocher la tête. Ma mère, moins j'avais d'histoires avec elle et mieux je me portais.

« Va voir dehors si j'y suis », m'a-t-elle dit.

J'étais encore sous le coup de l'émotion : je me suis levé en renversant ma chaise. J'ai regardé mon père en rougissant, puis j'ai filé.

Il y avait une grosse BMW garée devant la maison. Chaque fois que

je voyais mon père, il conduisait une voiture différente. Celle de ma mère, à côté, était franchement minable. Je me suis demandé s'il allait passer la nuit chez nous. Et le cas échéant, s'il allait dormir dans ma chambre. Tout en tournant autour de sa voiture. Elle avait des sièges en cuir et un toit ouvrant. Dans le coin, on n'en voyait pas beaucoup. Il y avait même le téléphone.

Je suis parti m'asseoir sur le trottoir d'en face.

Onze ans, c'est vraiment un âge à la con.

Puis mon père est sorti. En traînant la jambe. Il a regardé autour de lui. Ensuite, il a ouvert son coffre et en a sorti un sac de voyage.

« Ça va comme tu veux ? », m'a-t-il lancé. Depuis qu'on ne vivait plus ensemble, c'était sa question favorite. Et ma réponse était toujours affirmative. En général, on n'avait pas le temps de se dire grand-chose. Il ne restait jamais très longtemps. Et puis lui dire quoi ?

Quand ma mère m'a appelé, j'étais en train d'observer la voisine qui déchargeait son break. Le vent lui rabattait les cheveux sur le visage et elle retenait la portière avec ses fesses. Elle, son mari était mort.

Mon père avait l'intention de prendre un avion dans la nuit. En plaisantant, il a déclaré que passer quelques heures ensemble n'allait pas nous tuer, mais ma mère, ce genre d'humour, elle ne l'appréciait pas beaucoup. Elle m'a dit : « Viens. On va faire des courses. » En le fusillant du regard. Quelques heures, c'était encore trop pour elle.

Durant le trajet, elle ne m'a pas dit un mot. Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle conduisait penchée sur le volant, les yeux plissés comme si elle était devenue myope ou qu'un brouillard était soudain tombé sur nous.

Les drapeaux du centre commercial claquaient au vent. Ma mère s'est garée sur un emplacement réservé aux handicapés, mais ce n'était pas le moment de l'ennuyer avec ce genre de détail. Comme de lui faire remarquer que nous n'avions besoin de rien à la maison. Nous nous en étions occupés la veille. En fait, elle avait l'air complètement paumée.

Nous avons abandonné le Caddie dans les rayons. Elle est restée un moment plantée devant des paquets de biscottes, puis elle m'a regardé, elle était étonnée de ce qui se passait, puis nous avons fait demi-tour.

Nous sommes allés à la cafétéria. Le soir venait, les gens traînaient à droite et à gauche, et ma mère m'observait pendant que je buvais un Coca. Elle avait pris un alcool qu'elle avait déjà avalé d'un trait. Elle pianotait sur la table, avec ses ongles.

« Tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas ? », m'a-t-elle déclaré tout à coup. Sur un ton énervé. J'ai opiné. Je me demandais parfois si elle ne me prenait pas pour lui. Si je ne risquais pas de recevoir les coups à sa place. Je me tenais sur mes gardes. Quand elle était vraiment en colère

contre moi, elle me lançait que j'étais lui tout craché et que j'étais la deuxième erreur qu'elle avait commise dans sa vie.

« Tu as *intérêt* à être d'accord », m'a-t-elle conseillé.

A présent, son regard brillait et elle fumait une cigarette en me dévisageant, mais je voyais bien qu'elle pensait à autre chose. Des hommes la reluquaient, mais ça ne l'intéressait pas, pour une fois. De mon côté, je m'interrogeais sur quoi j'étais censé être d'accord. Et je n'en savais rien, pour être franc. Je ne la comprenais pas toujours.

Quand mon père nous rendait visite, ce n'était même pas la peine d'essayer.

« Qu'est-ce que j'en ai marre, a-t-elle ajouté en écrasant brusquement sa cigarette. Si tu savais comme j'en ai marre, de tout ça. »

Tandis que nous retraversions le parking, elle me demandait pourquoi je ne répondais rien et si je n'étais pas d'accord avec elle. Et à peine étions-nous installés dans la voiture, elle m'a caressé la joue.

Mon père avait baissé son pantalon pour examiner son genou. De loin, ma mère y a jeté un vague coup d'œil et elle lui a dit qu'il ferait mieux de voir un médecin. Mon père a ricané. Ma mère a haussé les épaules. Et ensuite, sans prévenir, elle a attrapé le sac de mon père et l'a flanqué dehors. Ça m'a scié les pattes.

Mais il n'a rien dit. Il s'est levé, il a remonté son pantalon et il est allé le chercher en secouant la tête. Il en a profité pour inspecter les alentours qui baaignaient dans le crépuscule et restaient silencieux.

Il est rentré en lui disant : « Te casse pas la tête. » Après quoi, il m'a glissé un clin d'œil et il est revenu s'asseoir comme si de rien n'était. Il a gardé le sac à ses pieds. Il lui a encore dit : « T'as aucune raison de t'inquiéter. » En guise de réponse, ma mère a refermé violemment un tiroir de la cuisine.

J'espérais que ça n'irait pas plus loin. Le soir de Noël, mon père avait dû lui tordre un bras. Il avait ramené un type blessé qu'il avait trouvé sur le bord de la route et ma mère en avait fait toute une histoire, hurlant qu'elle ne voulait pas de ça chez elle. Il n'arrivait pas à la calmer. Et ce n'était pas faute d'essayer, mais elle ne voulait rien entendre. Pour finir, elle et moi avons dormi chez la voisine. Nous n'avons même pas mangé. Elles m'avaient envoyé au lit et elles avaient discuté une partie de la nuit, à voix basse. Quant à mon père, il était parti à l'aube. Il conduisait une Mercedes et il neigeait. Je m'étais bien douté qu'on n'allait pas le revoir de sitôt.

Pendant que mon père téléphonait, ma mère m'a fait : « Reste pas là », et elle m'a chargé d'une commission tout en gardant un œil

sombre sur lui. Elle n'aimait pas que je sois là quand il téléphonait. Elle pouvait aussi bien m'envoyer me coiffer et me laver les dents ou ranger ma chambre, que je n'avais pourtant pas l'habitude de laisser en bordel.

Dehors, le vent était encore chaud, l'éclairage public dansait sous les arbres et on aurait dit que la voiture de mon père était toute neuve, sans une égratignure, et prête à s'envoler comme une fusée. J'ai traversé la rue et je suis entré chez la voisine pendant que son chien grognait dans les fourrés, même après moi.

Elle était sur son canapé, le journal ouvert à côté d'elle.

Sans relever la tête, elle a déclaré en tournant la dernière page : « Ta mère me fait rigoler. » Puis elle a plié le journal et me l'a tendu.

Elle m'a demandé s'il était là pour longtemps. J'ai haussé les épaules pour lui dire que je n'en savais rien.

Avant que je m'en aille, elle m'a serré dans ses bras. « Tu fais partie de ceux qui ont pas de bol », m'a-t-elle annoncé. Elle a poussé un soupir, avant d'ajouter : « Sauf que toi, tu l'as pas cherché. » Elle ne m'a pas lâché pendant un moment. Ma mère m'attrapait ainsi, quelquefois, mais ce n'était pas la même chose. Je me rendais bien compte qu'elle était pas mal, pour une femme, et je savais que son mari était mort. N'empêche que je me tenais raide comme un bout de bois, presque sur la pointe des pieds pendant qu'elle me serrait contre elle. Je pensais que j'aurais pu avoir affaire à une vieille édentée ou à une moche.

Quand je suis revenu, mon père était sous la douche. Ma mère a sorti un plat du micro-ondes et je me suis mis à table tandis qu'à son tour elle se plongeait dans le journal, balayant les pages à toute vitesse, les sourcils froncés à mort. Elle était tellement tendue qu'elle en grimaçait. On ne l'entendait pas grincer des dents, mais c'était tout comme.

Après avoir parcouru le journal, elle s'est laissée choir sur une chaise en face de moi et elle m'a fixé en serrant ses bras entre ses jambes. Elle avait l'air de se demander ce que je pensais de tout ça, mais j'aimais autant pas avoir à répondre là-dessus, alors j'ai baissé les yeux. J'ai arrondi mon dos et j'ai attendu que ça passe.

Mon père est revenu avec son sac en bandoulière. Il l'a déposé à ses pieds en s'asseyant avec nous, sa jambe blessée en extension sur le côté. Ma mère s'est levée aussitôt, comme si un ressort l'avait projetée en avant. Au point que mon père lui a fait, en prenant un air désolé : « A quoi ça rime ? Tu veux me dire à quoi ça rime ? » Sans s'expliquer, elle a marché tout droit vers ses cigarettes. Parfois, elle se réveillait en pleine nuit pour fumer. Ça venait jusque dans ma chambre.

Il a déclaré que je lui donnais faim. Puis voyant que ma mère n'avait rien entendu et restait dans son coin avec sa cigarette, il a décidé de s'en occuper lui-même. Sans rien demander à personne. Et pendant ce temps-là, pas un n'a prononcé un mot.

Plus tard, quand j'ai sorti les poubelles, il m'a rejoint sur le trottoir et on a examiné le ciel. Je n'étais pas fichu de trouver un sujet de conversation.

« C'est une drôle situation », a-t-il dit. Mais je ne voyais pas comment j'aurais pu rebondir là-dessus. J'avais le crâne complètement vide. Je n'arrivais même pas à m'intéresser à sa voiture. Ça m'aurait demandé au moins quelques jours pour sortir de ma coquille, tel que je me connaissais. Mais on n'y pouvait rien.

Ensuite, on est allés chez la voisine.

« Est-ce que t'aurais une bande ? Pour mon genou. Est-ce que t'aurais pas ça, par hasard ? » Avec le chien, dans notre dos, qui sautait au bout de sa laisse, à la fois content et furieux. Ce chien-là, il ne reconnaissait plus personne. C'était comme ça depuis que son maître était mort. Elle songeait d'ailleurs à s'en débarrasser.

Le genou de mon père avait doublé de volume. C'était de pire en pire. On avait presque l'impression que la peau allait se déchirer mais ça n'avait pas l'air de l'inquiéter. Elle a trouvé une pommade qu'il pouvait mettre en attendant et mon père a déclaré que c'était frais et que ça lui faisait du bien en étalant le truc dessus, au moins la moitié du tube.

La voisine se mettait toujours du côté de ma mère. D'après elle, les femmes devaient se serrer les coudes et que, parfois, mieux valait ne pas avoir de mari du tout. Pendant que mon père bandait son genou, elle le fixait par-dessus la table, en appui sur les bras.

« Je te jure qu'elle est de bonne composition », a-t-elle fini par lui sortir.

Mon père a remonté son pantalon. « T'occupe pas de nos affaires », lui a-t-il répondu. Elle nous a raccompagnés à la porte. « Et ton fils ? Tu y penses, à ton fils ? Est-ce que ça t'arrive ? » Mon père a fait celui qui n'avait rien entendu. Quant à moi, ce genre de commentaire, j'aurais préféré qu'elle s'en dispense. Je me suis senti encore plus con.

Avant de rentrer, il m'a dit que, de temps en temps, un homme devait accepter d'avoir le mauvais rôle. « Mais te laisse pas raconter n'importe quoi, a-t-il ajouté. Prends pas tout ce qu'elles te disent pour argent comptant. »

Ma mère s'était installée devant la télé. Aussitôt, elle m'a fait signe de venir m'asseoir à côté d'elle. Comme si c'était le seul endroit

possible, le seul refuge, une île au milieu d'un océan déchaîné par la seule présence de mon père. M'attirant contre elle avec un air de défi qu'il a préféré ignorer.

Il a jeté un coup d'oeil à sa montre.

Ma mère a soupiré : « T'as pas peur de rater ton avion ? » Il s'est servi un verre. J'en ai profité pour voir ce qu'il y avait sur les autres chaînes mais elle m'a brusquement arraché la manette des mains : « Et toi, ça suffit comme ça ! » Alors que j'avais rien fait de spécial.

Mon père a dit : « C'est pas une raison pour t'en prendre à lui. Commence pas. »

Là-dessus, ma mère, une voix inquiétante lui est sortie de la bouche, et des flammes presque des yeux : « Non mais, de quoi tu te mêles ? Je voudrais savoir un peu de quoi tu te mêles ! »

Il a vidé son verre en avalant tout d'un coup. Mais elle ne l'a pas quitté d'un œil.

« Dis-moi un peu. T'as quelque chose à dire sur la manière dont j'éleve mon enfant ? T'as quelque chose à dire ? »

Les épaules de mon père se sont affaissées. Il s'est enfoncé deux doigts dans le creux des yeux. Il était évident que pour lui la journée avait été rude. On pouvait le sentir très facilement, le voir sur son visage. « Je croyais qu'on n'en parlait pas devant lui », a-t-il gémi.

Mais elle avait changé d'avis. C'était différent, maintenant. C'était comme ça. C'était à elle de juger, affirmait-elle entre ses dents, c'était à elle de juger ce qu'on pouvait faire ou ne pas faire en ma présence. C'était elle qui décidait. « *On est bien d'accord ?* » Ce qu'on pouvait dire ou pas, devant moi, c'était elle qui s'en occupait.

Mon père a ricané : « Et puis quoi encore ? » Il a brusquement lancé son verre vide par la fenêtre et on l'a entendu se fracasser au loin, sur la chaussée. Puis il en a lancé quelques autres, pour se calmer les nerfs, à mon avis. On les entendait se briser en mille morceaux dans le silence de la rue, d'où j'en ai déduit que le vent était tombé ou presque.

Ma mère a prétendu qu'il pouvait tout casser, qu'on serait bien débarrassés de toutes ces saletés qui nous entouraient. « Qu'est-ce que j'en ai marre », a-t-elle ajouté.

Sur ce, la voisine est apparue à la fenêtre.

« Dis donc, a-t-elle fait à mon père, qu'est-ce qui te prend ? Y a des morceaux de verre jusque devant chez moi. T'es pas un peu malade ? » Mais en même temps, elle regardait ma mère pour savoir si ça allait.

Mon père lui a refermé la fenêtre au nez.

Ma mère est allée la rouvrir. De l'air. De l'air. Elle en voulait un maximum. Sinon, prétendait-elle, sa tête allait exploser.

Mon père lui a dit : « Non mais, t'as vu dans quel état tu te mets ? »

Puis ils se sont tournés vers moi car j'étais en train de pisser dans mon pantalon.

Je me suis appuyé sur les épaules de ma mère pendant qu'elle m'ôtait ma saloperie de pantalon. Qu'elle a tenu pincé entre deux doigts comme s'il s'agissait d'un animal écrasé sur la route avant de le faire disparaître par le hublot de la machine à laver. Puis la honte totale quand elle m'a enlevé mon slip avec un long soupir.

Du seuil, mon père contemplait le spectacle d'un œil terne. Sur le coup, plus personne n'avait quelque chose à dire. Dans cette épouvantable odeur de pisse, je trouvais, qu'on devait sentir à des kilomètres à la ronde, pire que si j'avais mangé des asperges, qui sentait le bébé, et j'en avais plein les jambes. J'avais envie de rabattre la capuche de mon survêt sur ma tête.

Je me suis savonné pendant qu'elle me tenait la douche. Accoudée au rebord de la baignoire, l'air épuisé, elle m'arrosait vaguement les pieds avec une eau trop chaude mais je n'avais pas envie de la ramener.

Entre-temps, mon père avait tourné les talons.

Quand on l'a rejoint, il était penché au-dessus de son sac qu'il refermait d'un geste sec. A présent, la nuit était profonde. Un rayon de lune brillait sur le jardin. Il devait commencer à être tard et il avait son avion. Je me suis assis sur la première chaise que j'ai trouvée pendant qu'il lui tendait une grosse enveloppe, mais il est resté comme un imbécile. Avec le bras tendu vers elle alors qu'elle n'y jetait même pas un seul regard, qu'elle cherchait plutôt ses cigarettes oubliées dans un coin.

Mon père a laissé tomber l'enveloppe sur la table en disant : « Ne me dis pas merci. Ne me dis *surtout pas* merci. »

Ma mère a cligné des yeux en crachant un jet de fumée bleue vers le sol. Avec la cigarette au bout des doigts, elle a fait un geste qui englobait pas mal de choses :

« T'es au courant que je bosse ?, lui a-t-elle fait en prenant le ton d'un serpent sous les herbes. T'es au courant que je subviens à nos besoin sans ton aide ? »

Mon père a répondu qu'il s'en balançait. Qu'elle pouvait en faire des confettis si ça lui chantait mais qu'avant elle ferait mieux d'y réfléchir. Elle lui a dit : « Ou alors, pour ton enterrement. »

Mon père lui a ri au nez :

« Un boulot, on l'a jamais pour la vie, un boulot. N'oublie pas ça. Tu sais, ça se perd, un boulot. Et alors, tu seras bien contente de me trouver quand tu iras pointer au chômage. Tu seras bien contente de me trouver là quand un connard t'aura virée. »

Avec ma mère, on s'est regardés car on a pensé à la même chose. On a pensé à la voisine qui cherchait du boulot depuis deux mois et on en connaissait d'autres dans le quartier, des femmes qui tournaient en rond toute la journée, qui passaient leur temps à nettoyer leur baraque ou à lire des magazines, et des hommes aussi, que ça fichait en l'air. Je les voyais, quand ils venaient chercher leur gosse à l'école, et je voyais que c'était pas la joie.

« N'empêche que ça t'étonne que je puisse me débrouiller sans toi. Hein, avoue-le que ça t'étonne. Que ça t'emmerde quelque part que je puisse me débrouiller sans toi. Je te connais, tu sais. »

Ma mère avait rencontré un gars qui lui avait trouvé un emploi de caissière chez Toys'R'Us dans une banlieue voisine. Mon père a hoché la tête : « On sait que tu es capable de te débrouiller. On te fait confiance. Nous aussi, on te connaît. Sois sans crainte. »

Un jour, la voisine m'avait pris par les épaules et regardé droit dans les yeux pendant que mon père et ma mère se disputaient en face après m'avoir fait sortir. Elle m'avait expliqué qu'une femme ne pouvait pas vivre très longtemps sans un homme si elle était normalement constituée, et ce pour des raisons que je comprendrais plus tard. Pendant ce temps, on les voyait sortir puis rentrer dans la maison comme des cinglés.

Mon père a failli m'embarquer, ce soir-là, il s'apprêtait à grimper l'escalier pour boucler mes valises, mais ma mère s'est plantée entre nous deux, bras écartés, et elle a déclaré qu'il faudrait la tuer sur place, faire couler son sang jusqu'à la dernière goutte, et elle n'avait pas l'air de plaisanter. Le lendemain, elle avait les yeux tellement rouges qu'on avait dû aller consulter un oculiste. Toute la journée, elle était restée pendue à mon bras, et parfois même elle frissonnait, il fallait voir ça. A tel point que je préférais regarder ailleurs.

Ma mère a baissé les yeux. Mon père a ajouté : « Merde. Je ne m'inquiète pas pour toi. Je suis blindé. »

Elle qui, en général, ne se laissait pas faire. A l'entendre, elle qui en avait autant à sa disposition. Voilà qu'elle baissait les yeux. Voilà qu'elle baissait les yeux et acceptait son châtiment sans prononcer un mot. On voyait bien qu'elle en avait marre. Mais aussi que ça la blessait pour le coup, comme si on venait de la surprendre au lit avec un homme, je veux dire en plein milieu du truc, à poil et tout, et qu'on était écoeurés, mon père et moi.

Il y avait des hommes, mais je ne les voyais jamais. Et elle rentrait toujours à la maison, même s'il était tard, et elle n'était jamais accompagnée. Parfois, la voisine restait avec moi, on regardait des

films en mangeant du chocolat ou ce qu'on trouvait, et quand ma mère rentrait, l'autre lui disait : « Sur l'échelle de Richter. Combien ? », et ma mère réfléchissait une minute puis lançait un chiffre en se débarrassant de son manteau qui volait sur une chaise. Elle était toute décoiffée.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre ?

Sous la douche, elle se briquait de fond en comble. Elle s'attachait les cheveux. Elle se frictionnait à mort. Elle me disait : « Raconte-moi ta journée », mais je n'en sortais pas une. Je trouvais que c'était pas la peine. Surtout que je n'avais rien fait de spécial dans la journée. Je restais là, assis sur le rebord de la baignoire à la regarder, en attendant qu'elle vienne pour me coucher. Parfois, on prenait un livre. Parfois on restait allongés, les yeux au plafond, et elle délirait sur le futur, sur tout ce qui pourrait nous arriver de bien, sur tout ce qu'on pourrait faire, sur les paradis qu'on pourrait habiter quand le vent allait tourner, ce dont elle ne doutait pas une seconde. Mais là, je m'endormais assez vite.

Puis mon père a empoigné son sac. Ça m'a fichu un coup au cœur. Il a déclaré qu'il y allait en fixant ma mère d'un air sombre. Je me suis levé d'un bond. Mais pour finir, j'ai été brisé dans mon élan. Comme si je découvrais une plaque de verre qui traversait le salon. Plus personne n'a bougé. Alors mon père a dit : « On va faire court. C'est ce qu'il y a de mieux. »

Ma mère était assise sur la table. Elle a continué à balancer ses jambes en fixant le linoléum. Pour dire comme elle avait l'air de le retenir. Elle se cramponnait à la table, des fois qu'elle se serait envolée. Quant à moi, j'ai choisi d'enfoncer mes mains dans mes poches pour essayer de tenir le coup. C'était difficile de trouver une attitude.

Quand la porte a claqué dans son dos, on n'a pas récupéré tout de suite. On est restés scotchés pire que des statues silencieuses. On aurait entendu une mouche voler. J'avais l'impression qu'un train était passé à toute vitesse devant moi, un train que je n'aurais même pas vu mais qui me décoiffait et sifflait encore à mes oreilles que je sentais brûlantes et d'une couleur intéressante. Quand mon père partait, ça faisait un vide. Ça me faisait penser à une télé qui implosait.

On était donc exactement à la même place, ma mère et moi, au millimètre près, lorsque mon père a refranchi la porte. Il était blanc comme un linge.

« Je peux pas conduire, a-t-il grogné entre ses dents. Je peux tout bonnement pas conduire, putain. »

Il a reposé son sac sur la table en s'affalant sur une chaise. Il nous a gratifiés d'une grimace. « Je vois pas d'autre solution. J'en vois pas. Faut me conduire à l'aéroport. »

Ils se sont regardés.

Puis ma mère est descendue de la table. Elle a fait : « Mais bien sûr. » Sur un ton indéfinissable. « Mais bien sûr. » Et encore : « Oublie pas ton sac » tandis qu'elle sortait la première. C'est vrai que je me suis demandé s'il dormait avec.

Donc, ma mère a pris le volant. C'était une grosse voiture pour elle, avec le ciel étoilé au-dessus de nos têtes. Elle me semblait toute petite sur son siège et je la sentais décontenancée sur les bords avec tous ces boutons et la direction assistée qui lui donnait l'impression de patiner sur de l'huile.

Elle trouvait que les phares n'éclairaient pas si bien que ça, pour ce genre de véhicule. A côté d'elle, mon père grimaçait toujours, certainement à cause de sa jambe. Une autre fois, c'était en sautant par une fenêtre et en atterrissant sur un tas de cailloux qu'il s'était fracturé le poignet, mais il avait l'air content de lui, il remerciait sa bonne étoile tandis que ma mère boudait dans un coin et lui répétait que ça finirait mal.

J'avais la banquette arrière pour moi tout seul mais j'étais assis sur le renflement du milieu et je me creusais la tête pour dire quelque chose qui aurait détendu l'atmosphère ou signalé ma présence. Sauf que le paysage, les bâtiments perdus dans l'ombre et la morne circulation du périphérique ne m'inspiraient pas.

Au bout d'un moment, mon père a dit : « C'est reposant de faire un voyage avec vous. Ça devient quelque chose d'inoubliable. »

On s'est garés dans les sous-sols. Avec son sac sous le bras, mon père s'est traîné vers l'ascenseur. Il voulait qu'on reste avec lui, qu'on donne l'impression d'être une famille, trois couillons en partance pour une semaine en Tunisie, a-t-il expliqué, et il a dit qu'il allait nous offrir un verre.

Ma mère a répliqué : « J'ai pas soif », mais on s'est quand même installés à la cafétéria, dans le fond, à une table qui donnait sur la piste d'envol. Mon père a tourné le dos à la baie et il a reculé son siège dans l'ombre d'un arbuste en plastique avec des fausses fleurs.

« Je le crois pas », a grogné ma mère entre ses dents.

Il a ricané : « S'il te plaît. Ne me fais pas chier. »

Le hall de l'aéroport était encore animé. Une fille à moitié endormie est venue me servir un banana split, pour finir ma mère avait dit okay et elle avait pris un truc amer, rouge à mort, et lui un whisky. Et il me regardait et il regardait ma mère. Puis il se remettait à inspecter les environs. Il gardait son sac en travers de ses genoux. A une autre table, une femme pleurait en silence et l'homme qui était assis devant elle lui caressait la main.

Ma mère s'est levée pour aller chercher des cigarettes. Mon père m'a dit : « Ça nous laisse un peu de temps, tous les deux. Juste toi et

moi. » Mais il n'a rien ajouté d'autre. Il a glissé les yeux ailleurs pendant que je terminais ma glace et que l'autre à présent pleurait à chaudes larmes dans un mouchoir.

Ma mère est revenue. Elle faisait des efforts pour garder son calme. Elle fumait nerveusement. Depuis qu'on avait quitté la maison, elle était comme ça. Et aussi plus pâle que d'habitude. Et aussi plus pâle que les autres fois.

Mon père, la toile de son pantalon était tendue autour de son genou. Il avait posé sa jambe sur une chaise et il l'observait parfois en prenant un air grave. Puis il a fixé ma mère qui venait de poser des lunettes de soleil sur son nez. On ne voyait plus ses yeux.

« Dis donc, lui a-t-il fait. Je peux quand même te demander un service, de temps en temps. Hein, ça va pas te tuer, pour une fois. »

Là-dessus, j'étais plutôt d'accord. On ne pouvait pas dire qu'on l'avait souvent dans les jambes. En deux ans, on ne l'avait vu que cinq ou six fois et la plupart du temps en coup de vent, il était toujours pressé. Comme ses associés. Ma mère ne voulait pas les voir. Ils attendaient dans la voiture de mon père pendant des heures, ou bien ils sortaient pour se dégourdir les jambes sur le trottoir tandis que ma mère et lui s'engueulaient, toujours pour les mêmes histoires. Mais, en général, il s'arrangeait pour venir seul et on dédoublait les matelas dans ma chambre quand il pouvait rester un jour ou deux. On se souhaitait une bonne nuit, mutuellement. Quand il dormait, je me tournais vers lui et j'en profitais pour l'examiner sans être emmerdé. Je trouvais qu'il paraissait plus jeune quand il dormait. Ma mère lui répétait sans arrêt qu'il n'était qu'un gosse, mais ça se voyait un peu quand il dormait, enfin j'avais cette impression.

Juste à ce moment-là, ils ont annoncé que l'avion de mon père avait une demi-heure de retard.

Ma mère a dit : « Je crois pas que je vais tenir une demi-heure. Ça m'étonnerait beaucoup. » Elle allumait ses cigarettes les unes après les autres. Quand ça n'allait pas, ma mère se transformait en locomotive. Et ensuite, elle se plaignait d'avoir mal à l'estomac et elle m'envoyait chez la voisine pour chercher du Maalox et l'autre me répétait : « Ton père finira par la tuer avec ses conneries, rappelle-toi ce que je te dis. » Je faisais pas de commentaires.

Ils se sont dévisagés en silence. Puis mon père a voulu lui flanquer une baffe mais il a pratiquement loupé son coup car ma mère était aussi une rapide dans son genre. Elle était bonne au tennis. N'empêche que ses lunettes se sont retrouvées de guingois sur son nez. « Je te conseille de faire un effort », a lâché mon père entre ses dents. Et pendant qu'il lui disait ça, il a refermé sa main sur mon bras. Et il a

ajouté : « Sinon, je t'empêche pas de filer. Tu sais, on te retient pas. »  
Finalement, elle a baissé la tête.

Ça leur a donné soif. Mon père a envoyé un signe à la fille qui bâillait de plus belle en se frottant les bras et il nous a commandé la même chose. Malgré l'électricité qui la traversait, ma mère avait l'air de se contrôler depuis qu'il me tenait. Elle était toujours avec nous. Et ça, c'était une manche que mon père remportait. Il nous tenait tous les deux.

J'ai entamé mon nouveau banana split en me demandant si mon estomac n'était pas assez rempli pour la nuit. Ma mère a vidé son verre d'un trait. J'ai senti que ça lui donnait un coup de fouet.

Mon père avait fini par me lâcher, mais j'étais à portée de sa main, les yeux vissés sur une montagne de Chantilly qui avait un fort goût de lait, ce que j'aimais pas trop, et j'aurais pas su où aller de toute façon. Mon père avait des gouttes de sueur sur le front. Il s'est remis à inspecter les environs.

Quand il a vu que je le regardais, il m'a dit : « C'est pas moi qui fous toute la merde. Je suis pas tout seul. »

Et comme il était penché sur moi, ma mère a bondi de son siège et elle lui a arraché son sac. Pendant qu'il se redressait en jurant pour la voir détalier à travers la salle, j'ai reculé brusquement sur ma chaise pour qu'il ne puisse pas m'attraper.

La cafétéria était grande ouverte sur le hall de l'aéroport. Mon père et moi avions les yeux braqués sur ma mère qui détalait avec le sac sous le bras et ça m'a paniqué de la voir partir. J'ai failli l'appeler, mais ça ne venait pas. Mon père s'est tourné vers moi. J'ai reculé. Il a grogné : « Putain de merde », en descendant sa jambe de la chaise comme si c'était du bronze. Mais allez rattraper une femme qui fonce tête baissée avec des godasses de sport, quand on a une jambe raide et qu'on sort d'une journée épuisante. Quand nos regards se sont croisés, j'ai compris qu'il pensait la même chose que moi. Je l'ai vu tituber sous le coup d'une rage impuissante. On avait renversé nos chaises. On était mal, tous les deux.

Puis j'ai entendu une voix qui criait mon nom. Et l'air qui rentrait de nouveau dans mes poumons. Elle était là-bas, dans le hall. Elle s'était arrêtée, elle était plantée dans le sol. Elle serrait le sac contre sa poitrine et se tordait dans tous les sens pour me faire signe d'arriver. Il m'a dit : « Reste là », mais ça sonnait davantage comme une prière. Ça m'a fait hésiter. On ne se voyait pas tous les jours.

« Mais qu'est-ce que tu fabriquais ? », m'a-t-elle demandé lorsque nous avons surgi coude à coude à l'air libre, dans la nuit sombre. J'ai haussé les épaules.

Elle a appelé un taxi. Je me suis tourné vers la vitre arrière et pendant qu'on s'éloignait, j'ai vu mon père qui arrivait seulement à la grande porte en traînant sa jambe derrière lui. Je me mettais à sa place.

Ma mère était encore survoltée. Elle se mordillait un ongle. Le taxi filait silencieusement sur l'autoroute presque déserte, bordée de ciel noir. Elle a rangé le sac à ses pieds. Puis au bout d'un moment, elle a posé la tête sur mon épaule.

Et elle m'a fait : « J'ai besoin que tu me dises quelque chose. J'en ai vraiment besoin. »

Je voyais le genre.

Je lui ai dit : « Je te quitterai jamais. » C'est sorti tout seul.

Elle s'est serrée contre moi.

« Je le sais bien, a-t-elle murmuré. Je sais très bien que tu ne feras jamais ça. »

